JULES BRETON 1827–1906

Les glaneuses

A Paul de Saint-Victor.

La terre pâle et fauve
A vu tomber ses blés,
Et les coteaux brûlés
Inclinent leur dos chauve.

A peine quelques brins
Restés debout encore,
Ayant tardé d'éclore,
N'ont pu mûrir leurs grains.

Au milieu de l'éteule,
Brillent, frêles débris,
Quelques pavots fleuris
Qu'a protégés la meule.

Par le charme surpris,
Doucement l'œil repose
Sur le jaune et le rose,
Sur le sol gris-souris.

La plaine fuit, immense,
Se joindre au ciel profond,
Au loin tout se confond,
Tout flamboie et tout danse ;

Et par un hymen pur,
A l'horizon qui tremble,
On voit s'unir ensemble
Et le fauve et l'azur.

Souple et pliant l’échine,
Le sein près du genou,
Le soleil sur le cou,
La glaneuse s’incline.

Tout est plein de rayons,
Têtes blondes ou grises,
Et jupons et chemises
Penchés vers les sillons.

Sur le sol que lézarde
Une chaleur de four,
Splendide, éclate au jour
Plus d’une pauvre harde.

Le soleil, ce sorcier,
Transfigure la chose,
Rien de ce qu’il arrose
N’apparaîtra grossier ;

Et ses éclaboussures
Allument les cheveux,
Dorent les pieds nerveux
Qui sortent des chaussures.

Son regard tout puissant
Aux rayons couleur d’ambre,
Fait, lorsqu’il touche un membre,
Transparaître le sang.

Et même la cocarde,
Cet antique oripeau,
Brille sur le chapeau
Solennel du vieux garde.

Les cheveux dans le vent
Se mêlant à la glane,
Voici la grande Jeanne
Au corps souple et mouvant.

Dans l’ombre un œil farouche
Luit sous le front étroit,
Et le nez tombe droit,
Droit sur l’arc de la bouche.

Elle marche à grands pas ;
Sa jupe vole, ondule ;
Derrière s’accumule
Un flot de plis lilas.

Arrondi, haut et ferme,
Qu’il est noble son cou !
Plus charmant qu’un bijou,
Un double pli l’enferme.

Courant en liberté,
Un duvet fin, folâtre,
De sa tempe olivâtre
Tempère la fierté :

La beauté trop rigide,
Les contours accomplis
Veulent être assoupis :
A l’onde il faut la ride ;

Au marbre il faut le grain
Et le bruni que trace
L’aile du temps qui passe,
Artiste souverain.

Et du bout de cette aile
L’antique égratigné
Paraît être imprégné
D’une grâce nouvelle.

De la nuque aux pieds nus,
Une adorable ligne
S’infléchit et désigne
Des charmes inconnus.

Sur le sein la chemise
Tourne des plis charmants
Qui tremblent par moments,
Soulevés par la brise.

Un bras solide et pur
S'échappe de la toile,
Et la marche dévoile
Une jambe au pied sûr.

Le chaud soleil caresse
Son beau corps ondulé,
A travers l'or du blé
Mordant sa brune tresse ;

Et dans un clair essaim
D'atomes il se joue,
Il effleure la joue,
Le corsage et le sein.

Dans la fraîcheur des ombres
Court un frisson d'azur ;
Un reflet chaud, obscur,
S'éteint dans les trous sombres.

Souple comme un serpent,
Pliant, levant ton buste,
Fine, longue et robuste,
Sur tes reins te campant ;

O Cérès de la Gaule,
Aux feux de messidor,
Comme les épis d'or
Font bien sur ton épaule !

Tu descends le talus,
Tu pars, ô belle Jeanne !
L'œil suit encor ta glane
Mais il ne te voit plus.

Le grand ciel s’illumine,
Et déjà le soleil,
Dans le couchant vermeil,
Tombe sur la colline.

Tout défile à la fois ;
Les mains sur chaque joue,
Le garde qui s’enroue,
S’est fait un porte-voix ;

Il sonne la retraite ;
On l’entend retentir :
Allons ! il faut partir
Car la journée est faite.

Et courant en avant,
Les enfants sont superbes
Couverts de grosses gerbes
Qui s’agitent au vent.

Sous l’immense coupole,
Éternel ostensoir,
L’orbe rouge du soir
Éteint son auréole ;

Le groupe vague et noir
Monte vers le village
Dont le clocher surnage
Dans la brume du soir ;

Et dans le ciel que borne
Un long nuage d’or
La lune, pâle encor,
Luit sur un grand bicorne.

Courrières, 1872.